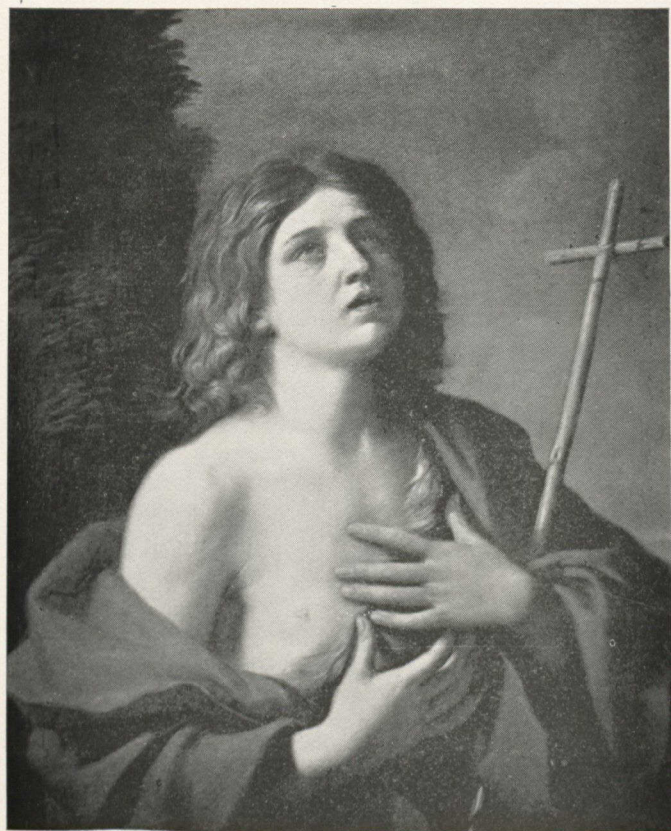


PAGES
MANQUANTES



S. JEAN-BAPTISTE

(Guercino)

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. XI No 7. JUILLET 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

LA TEMPÊTE APAISÉE.

DANS ses courses apostoliques, un jour, le Maître s'était arrêté au bord du lac de Génésareth. Assis sur l'herbe où commençaient à percer les premières fleurs du printemps, Il enseignait au peuple les mystères du royaume de Dieu.

Une lumière, douce et atténuée, tombait lentement. Les ombres du soir s'étendaient sur le lac et estompaient les sommets des montagnes de Galilée. Une poésie infinie enveloppait toutes choses. Monotones et lentes les vagues venaient mourir sur la grève.

Le Christ s'était tu. Silencieuse et recueillie la foule attendait encore.

Tout à coup, le Sauveur se lève. *Passons à l'autre bord*, dit-il.

Les disciples obéissent. Rapidement ils mettent à la voile. Jésus monte dans leur barque. D'autres suivent.

Le lac est tranquille et lisse comme une glace où se mire le firmament. Les rames se lèvent et s'abaissent en cadence, creusant un blanc sillage. Au souffle d'une brise embaumée qui vient du large, les embarcations avancent rapidement.

La journée avait été rude pour le Maître. Assis au gouvernail, la tête appuyée sur un oreiller, il n'avait pas tardé à s'endormir.

**
*

Au bout de quelque temps, sans que rien ne la fit prévoir, une furieuse tempête s'élève. Les eaux s'émeuvent, se troublent, se dressent terribles comme de véritables montagnes. La pauvre embarcation est livrée sans merci aux rafales du vent et aux fougueux caprices de la lame.

Depuis longtemps familiarisés avec le lac, qu'ils ont sillonné en tout sens dans leur rude métier de pêcheurs, les apôtres n'ont pas vu encore de tourmente aussi violente. Ils s'inquiètent, ils tremblent. Un coup de vent peut les faire sombrer ou les jeter contre les écueils. Chaque minute augmente le péril.

Et tandis qu'ils tentent des efforts désespérés pour maintenir l'équilibre et lutter contre l'ouragan, le Maître dort paisiblement.

Croyant tout perdu, les disciples atterrés le réveillent.

Maître, sauvez-nous ! Nous périssons !

Alors, Jésus se lève. Du geste il menace le vent, et lui, le maître de la nature, il dit à la mer :

Cesse de gronder ! Tais-toi !

A sa parole, comme des serviteurs dociles, le vent et les flots obéissent.

La nuit redevient calme, belle. Les nuages se dissipent. Les étoiles brillent au ciel d'une lumière aiguë. La lune vient bercer sa tremblante et pâle image sur les eaux endormies, et jette sur le lac de douces teintes d'argent.

* * *

Cette scène du lac n'est-elle pas le symbole de la vie de l'Eglise ? Elle s'en va, le soir du jour de l'humanité, vers la rive lointaine où elle a reçu l'ordre d'aborder. La tempête fait rage parfois, la barque de Pierre subit de rudes assauts. Jésus, comme autrefois, semble dormir. Les fidèles épouvantés, en de pressantes invocations, le supplient de montrer au monde sa toute-puissance et d'humilier ses ennemis. Et alors le Christ, qui se joue de la colère des hommes aussi facilement que de la fureur de la mer, intervient et signale sa présence par de miraculeuses victoires. N'est-ce pas là l'histoire des siècles chrétiens ?

A peine sortie du Cénacle, la barque qui porte les destinées du Royaume de Dieu est assaillie par une violente tempête. Pendant trois cents ans, les maîtres de la terre publient des édits de mort. Ils veulent faire sombrer

ce frère esquif dans des flots de sang. Un pape tombe, aussitôt un autre prend sa place et saisit le gouvernail. Et au moment même où les persécuteurs croient en avoir fini à tout jamais avec la superstition du Crucifié, le Seigneur se lève. L'orage se calme, et, dans le ciel, apparaît la croix libératrice.

* * *

Bientôt, à l'Orient et à l'Occident, de nouveau le vent souffle en tempête. De terribles orages se préparent. L'hérésie va s'efforcer de faire ce que la haine et le glaive des persécuteurs n'ont pu accomplir. Elle a peur du sang, car l'expérience lui a appris que, depuis le Calvaire, rien n'est plus merveilleusement fécond. C'est par les subtilités de l'erreur et la corruption des mœurs qu'elle veut détacher les âmes du centre catholique. Elle jette à poignée le mauvais grain dans le champ du père de famille.

Sans doute, l'Eglise a connu des jours de deuil et de tristesse, pleins de scandales et de trahisons ; mais toujours, même aux heures les plus sombres du grand schisme, de la réforme et des révolutions, fidèle à sa mission, elle a maintenu haut et ferme son vieil étendard. Elle n'a retranché ni un article de sa prodigieuse morale, ni un dogme de son Credo. Le Christ était là. Il pouvait paraître endormi, mais, divin pilote, il guidait la petite nacelle. Au temps marqué par les décrets de sa Providence, il envoyait au peuple chrétien des docteurs et des saints, géants de la pensée et de l'action, semeurs de vérité et de sainteté, et de nouveau des jours se levaient, aussi pleins de promesses que les temps précédents en avaient été déshérités.

* * *

L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Ce que nos pères ont vu, nous en sommes aujourd'hui encore les témoins. Nous assistons à une poussée formidable des ennemis du nom de Dieu. Ici, ils emploient la violence, là, la ruse et la perfidie. Tous les moyens sont bons pour eux. Ce qu'ils veulent c'est saper par la base et ruiner la puissance moralisatrice de l'Eglise. Nous les entendons parfois pousser des cris de victoire. Le

bruit de leurs acclamations nous assourdit, le fracas des ruines qu'ils accumulent nous fait trembler.

A ce spectacle, la tristesse peut envahir notre cœur, mais le découragement jamais. Le Christ ne nous a-t-il pas annoncé ce qui nous arrive ? *Ils ne m'ont pas épargné, ils ne vous épargneront pas ; je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; vous serez pressurés dans le monde, car le monde vous hait et vous maudit.*

Ayons confiance dans l'avenir. L'avenir est à nous, comme il est à Dieu. Pourquoi lui demander de se hâter ? N'a-t-il pas pour lui l'éternité ? Ne savons-nous pas qu'il permet l'élévation scandaleuse de ses ennemis pour que leur chute soit plus honteuse ; qu'il aime à les faire travailler à sa juste gloire, et cela sans qu'ils s'en doutent, afin de leur faire pousser des cris de rage et de désespoir au jour de son triomphe qu'ils ont préparé eux-mêmes ? Et surtout ne savons-nous pas que Dieu qui connaît mieux que nous le prix des larmes et du sang, permet ces épreuves pour notre sanctification !

Ayons foi dans la parole du Sauveur. Il nous a promis d'être avec nous *jusqu'à la consommation des siècles*, et que *jamais les puissances de l'Enfer ne prévaudraient contre son Eglise.* Le ciel et la terre passent mais sa parole demeure.

Laissons le Christ dormir s'il le veut ; mais nous, travaillons de toutes nos forces à lutter contre l'orage et à sauver des âmes du naufrage. Le Sauveur est avec nous, nous sommes invincibles. Nous pourrons souffrir, essuyer de cruelles blessures ; finalement, quand l'aube radieuse du dernier jour se lèvera sur notre monde fatigué, notre barque abordera triomphante au rivage de la bienheureuse Patrie.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —



LA FÊTE DU PATRIOTISME.

De toutes parts, les projets de la célébration de la fête nationale arrivent jusqu'à nous. On veut essayer et on réussira à faire de cette fête une cérémonie vraiment religieuse et franchement patriotique. A cette occasion, nous reproduisons un discours qui a été prononcé l'année dernière en pareille circonstance et qui nous semble bien résumer les sentiments que doit exciter une si belle fête et les enseignements qu'elle rappelle.

..... Quel sera l'enseignement qui se dégage de cette manifestation ? Quelle est la vertu, dont il me semble que nous devons en ce moment respirer le parfum, pour l'emporter dans nos cœurs, comme le bouquet spirituel de cette fête ? Ne sommes-nous pas poussés à n'avoir qu'un seul mot sur les lèvres, une seule pensée dans l'esprit, un seul sentiment dans l'âme : Fidélité. Fidélité à nos traditions et à nos coutumes ; fidélité à nos libertés et à notre langue ; fidélité surtout à notre foi et à notre religion ; fidélité à tout notre passé, fidélité de souvenir, fidélité d'attachement, fidélité de reconnaissance.—Et si nous ne disons que ce seul mot, c'est que nous ne pouvons espérer que dans cette seule vertu pour l'avenir de notre existence nationale, pour la réalisation de notre progrès, pour la certitude de notre bonheur.

Vous seriez mille fois coupables si après un passé tel que celui que Dieu vous a fait, vous veniez à l'oublier, passé glorieux comme l'épopée, passé poétique comme la légende, passé vrai comme l'histoire—passé qui retentit des cris belliqueux de vos guerriers et qui gémit des douces plaintes de vos martyrs—passé dont chaque jour consacre un héros et dont chaque page est signée d'une action d'éclat—passé de lutte pacifique par la parole, et passé de lutte dévouée jusqu'au sang—passé dont le ciel nous apparaît constellé de toutes les auréoles, auréoles de la vertu et du courage, auréoles de la pureté et de l'apostolat, auréoles du sacrifice et de la croix. Je n'ose évoquer ici ces grands noms d'évêques et de missionnaires, d'apôtres et de martyrs, de fondateurs et de fondatrices, d'hommes de guerre et de colons, tant ces grands noms vous sont connus et se trouvent dans toutes les bouches—tant surtout je craindrais de ne point les chanter dignement. Et cependant, ils sonnent à mes oreilles avec un appel qui devient irrésistible, ils se pressent nombreux sur mes lèvres, qui

ne peuvent se refuser à les prononcer pour les louer et les acclamer.

Voici, à la tête de tous, dans sa majesté pontificale et sa piété tout apostolique, Mgr. de Montmorency-Laval, si puissant dans sa parole et si saint dans ses œuvres, que nous pouvons espérer de le voir un jour sur les autels et auquel en ce moment même on songe à élever à Québec un monument qui redise au Canada tout entier les vertus et les travaux de son premier évêque.

Voici Jacques-Cartier, unissant à la foi du breton le génie du marin, prenant possession du pays par la croix qu'il y plante au nom de N. S. J. C.—Samuel de Champlain, âme noble entre toutes, cœur pur et dévoué jusqu'au sacrifice.—M. de Maisonneuve, véritable chevalier de Dieu et champion intrépide de ses droits—et puis, les martyrs Lallemand et Brebœuf—et puis, les saintes fondatrices de monastères et de couvents—et puis, toute une génération de hardis colons et de vaillants chrétiens. Aussi, comme elles sont vraies, ces paroles de l'un des vôtres : Je n'hésite pas à dire qu'il n'y a pas une nation qui puisse montrer des gloires aussi pures que celles qui entourent notre berceau. . . . C'est au soleil de la foi que le lis a fleuri sur les bords du St. Laurent, et c'est à l'ombre des autels que notre nationalité s'est formée.

Bénis de Dieu dans votre naissance, vous fûtes aussi protégés de Dieu dans vos malheurs—Il ne convient pas, me semble-t-il, de les rappeler en ce jour de fête : quand le soleil est si radieux, pourquoi penser aux nuages sombres et attristés ? Mais ce que l'on peut rappeler, ce que l'on doit même rappeler, parceque cela encore, c'est du soleil, et de l'espoir, et de la vie—c'est l'énergie indomptable des chefs, c'est le dévouement humble et généreux des pauvres et des persécutés, c'est surtout la fermeté et la sage direction du clergé, auquel sans contredit vous devez votre indépendance nationale—Frontenac, Iberville, Montcalm, Lévis, n'est-ce pas que ces noms resplendent au-dessus des tombeaux, et que les champs de bataille, arrosés par le sang, ont fructifié pour la gloire et pour la résurrection.

Ai je raison de vous prêcher aujourd'hui la fidélité ?

Qu'est-ce donc que la fidélité ! On l'a définie le constant et inviolable attachement d'une âme au droit et à qui-conque représente le droit, attachement qui résulte d'un libre et légitime engagement de sa foi. (1) La fidélité saisit toutes les vertus, les protège contre tous les caprices, les élève au-dessus des instincts égoïstes et des calculs de l'intérêt, les rapproche, les unifie et les tient serrées auprès de la cause sainte à laquelle elle s'est engagée. N'ayez peur, rien ne les séparera. La fidélité, continue le même orateur auquel j'emprunte cette magnifique page, la fidélité n'est pas une vertu de montre et de parade, dont on se sert pour orner des triomphes, et rendre plus éclatantes et plus scandaleuses les bonnes fortunes de la force. La fidélité n'est pas cette joie chamarrée d'or et lestée de rentes qui courtise le succès ; pas cette prostration humiliante qui fait toujours deux actes à la fois, l'acte d'adoration et l'acte de demande, jamais l'acte d'amour ; pas cet enthousiasme mercenaire qui hurle des *vivats* à chaque changement de décor sur le théâtre social ; pas cette légèreté ridicule et imbécile qui s'accommode de toutes les nouveautés au détriment de la justice. Non, non, non. La fidélité se cache au fond du cœur et n'en sort qu'à l'heure des sacrifices. La fidélité ne rend que ses hommages où le cœur a la plus grande part. La fidélité ne se paie que par le témoignage d'une conscience irréprochable. Je l'ai dit : rien ne séparera l'homme fidèle de la cause qu'il a épousée : qu'elle soit injuriée, calomniée, bafouée, méprisée, trahie, il croira toujours en sa bonté. Qu'elle soit persécutée, opprimée et comme noyée de tous les malheurs imaginables, il attendra patiemment qu'elle se relève. Qu'elle soit lâchement abandonnée de tous, il se dévouera jusqu'à la mort pour la servir et la sauver.

Est-ce là votre fidélité ?—Et par quels moyens l'assurerez-vous dans l'avenir, si jusqu'ici vous l'avez gardée intacte, comme aussi par quels moyens la réveillerez-vous, si toutefois elle s'était quelque peu endormie ? La foi de tous les esprits, l'union de tous les cœurs, telles sont les deux seules garanties de votre fidélité, et les deux conditions indispensables de votre bonheur national.

* * *

(1) R. P. Monsabré.

Fidélité dans la foi. Ecoutez les paroles que prononçait l'un de vos plus éminents orateurs au premier congrès catholique de Québec : La nationalité canadienne française et la religion catholique doivent rester inséparables. Place à Dieu dans nos institutions et dans nos lois ! Place à Dieu dans nos codes et nos mœurs, et nos sphères politiques, et notre pays sera paisible et grandiose dans l'harmonie. Défendre l'Eglise a toujours été la mission sacrée de la grande nation d'ou vous êtes sortis ; défendre l'Eglise doit être aussi votre mission. (1)

Ce programme est-il bien toujours le nôtre. Hélas ! je crois m'apercevoir que le respect des choses saintes est moins vif dans vos cœurs. L'autorité du prêtre est souvent méconnue, les privilèges de l'Eglise souvent discutés, l'obéissance plus difficile, la soumission plus rare. Et alors, par une conséquence fatale, les devoirs de la vie chrétienne sont oubliés ; les lois de la religion et de la famille sont ébranlées, la prière n'est plus en honneur, et l'édifice religieux, bâti par le Christ lui-même dans vos âmes, éprouve de ces secousses qui inspirent et légitiment la crainte. N'est-il pas vrai que plusieurs désertent le sanctuaire, dont l'ombre protectrice a abrité leur enfance ? N'est-il pas vrai que d'autres ont oublié le chemin qui conduit au banquet eucharistique et ne veulent plus participer à nos agapes chrétiennes ? N'est-il pas vrai que beaucoup remplissent leurs devoirs, poussés par je ne sais quel instinct de routine qui leur enlève toute initiative, et presque tout mérite ?

Voilà la réalité. Ayons le courage de la regarder en face, et de la comparer aux réalités du passé. Où est cette foi saintement naïve de nos pères, qui voyaient Dieu en tout et partout, dans la conduite des hommes comme dans le gouvernement des peuples, plaçant en lui toute leur confiance et ne cherchant qu'à lui plaire ? Où est cette volonté ferme, ce soin, j'allais dire, ce scrupule d'obéir aux préceptes de l'Eglise et de s'incliner devant ses décisions ? Nos pères croyaient avec simplicité, et ils allaient ainsi pleins d'espoirs : le passé leur assurait l'avenir. Voulons-nous avoir la même assurance et la même sécurité ? Ne donnons jamais la main à l'ennemi qui cherche-

(1) Honorable Juge Routhier.

rait à nous ravir notre foi, et conservons intactes les croyances religieuses que nous avons reçues.

A l'unité de la foi, joignons l'union des cœurs.

L'union ! Quel mot et quelle chose ! Si je pouvais vous faire entendre ce mot ! Si je pouvais vous faire aimer cette chose ! C'est l'union qui rassemble toutes les ressources d'un peuple pour les diriger vers un but commun, une commune gloire ; c'est elle qui place dans le trésor de tous, les biens de chacun et centuple leur valeur, elle qui répartit avec équité les fonctions et les charges de l'état, elle seule enfin qui fait la force, parce que seule elle est la justice, le droit et la vérité. Grâce à elle, un pays marche sans encombre vers ses immortelles destinées. Moins riche que ses voisins, il est cependant plus heureux car il sait par expérience combien il est doux pour des frères d'habiter ensemble. *In unum*, ensemble les pensées, les désirs, les intentions. *In unum*, ensemble les paroles et les actes ; *in unum*, ensemble les affections, les sentiments, les amours ; *in unum*, ensemble la défense et l'attaque, les revers et les triomphes, la vie et la mort.

Ces joies, voulez-vous les goûter ? Cette force, voulez-vous la connaître ? Cette union, voulez-vous la conserver ? Alors, ne ressemblez pas à ceux dont parle l'Écriture : Il y en a un qui bâtit et il y en a un qui détruit. Il y en a un qui prie et il y en a un qui maudit. Et le résultat ? Le travail, la douleur et la honte. *Quid prodest illis, nisi labor ?*

Ce triste résultat, est-il le nôtre ? Non certes, je l'espère.

Cependant la parole du sage doit nous faire réfléchir et s'il faut qu'il y ait divergence d'idée et de tactique sur les questions d'importance secondaire, au moins unissons-nous, dès qu'il s'agit des intérêts vitaux de la nation et de l'Église, *in dubiis libertas*. Liberté dans les choses douteuses, soit, je le veux bien, mais aussi unité dans les choses certaines, mais surtout charité en toutes choses. La charité en a donné aujourd'hui le plus touchant exemple : que ne puisse-t-il se perpétuer ? Que ne puissiez-vous, oubliant tout dans un baiser fraternel, vous jurer réciproquement une immuable amitié ! C'était le vœu que formulait, en une circonstance semblable, l'un de vos poètes. Il fut ce jour-là, comme tous les jours, trop noblement ins-

piré, pour que vous me reprochiez de vous redire ses paroles et de terminer ce discours par un aussi beau chant :

Oh ! de l'union fraternelle
 Jour triomphant et radieux !
 Oh ! puisse ta flamme immortelle
 Remplir notre cœur de ses feux !
 Oui, puisse cette union sainte
 Qui fit nos ancêtres si grands,
 Garder toujours de toute atteinte
 L'avenir de leurs descendants !

Les vieux chênes de la montagne
 Où combattirent nos aïeux ;
 Le sol de la verte campagne
 Où coula leur sang généreux ;
 Le flot qui chante à la prairie,
 La splendeur de leurs noms bénis,
 La grande voix de la patrie,
 Tout nous redit : Soyez unis. (1)

FR. H. HAGE, O. P.

— o —

Mission de la femme Chrétienne

(2e article)

MA CHÈRE PETITE NIÈCE

SUR mon bureau se trouvent les pages, bien remplies, qui me révèlent ton âme de jeune fille tout entière. Elles me prouvent que les religieuses l'ont formée noble et généreuse ; que, véritables éducatrices, elles t'ont enseigné plus et mieux que les secrets de la géométrie, les mystères de la science.

Aussi, il a suffi d'une simple lecture *Sur la mission de la femme chrétienne* pour que ma petite enthousiaste, qui vibre à toute grande idée, à tout sentiment généreux, ait senti passer, en son âme, le frisson du bien, le souffle chrétien qui fait l'apôtre.

[1] Octave Crémazie.

“Je voudrais, me disent tes lignes que je relis avec joie, réaliser, moi aussi, en l’avenir, cette belle mission de femme chrétienne, et je viens vers toi, chère petite tante, te demander de m’y aider. Comme je te félicite, ma chérie, de cette pensée, et combien je bénis Dieu qui te l’inspire à cet âge où la vie s’ouvre, devant toi, avec ses espérances et ses promesses ! Si souvent, hélas ! la jeunesse ignore à quel point est court l’intervalle qui sépare l’insoucieux moment où elle dit : *J’ai bien le temps !* de la douloureuse minute où elle gémit : *C’est trop tard !*”

Ce matin, l’aube éblouissante d’une radieuse journée m’annonce le printemps, et aussitôt, en mon esprit s’établit une saisissante analogie entre cette délicieuse saison et ta belle jeunesse. En toutes deux n’est-ce pas la même fête rayonnante de lumière et de vie joyeuse ? Ne sont-ce pas les mêmes promesses d’espoir en un but mystérieux, vers lequel êtres et choses s’acheminent, conduits par une main invisible ?

L’espoir ! je le retrouve sous toutes les formes en cette poétique nature qui se réveille avec une triomphante allégresse.

La brise tiède, parfumée me l’apporte en des souffles caressants ; il murmure ou chante dans la voix des ruisseaux, des sources ; le voici avec des fleurs ou sous le rayon lumineux du beau soleil d’or. Partout, en la nature il court avec la sève puissante, généreuse ; et c’est lui aussi qui frémit en ton ardente jeunesse, chantant, à tous, son immortelle chanson. Celle-ci apporte à ceux qui t’entourent la joie dont ton cœur est plein ; elle est comme un rayon de soleil lumineux et chaud en certaines vies déshéritées. De même que le printemps chasse l’hiver tenace, la jeunesse fait souvent oublier au vieillard que la sienne s’est enfuie, et semble la rappeler à l’horizon sombre de sa vie. Age de foi, d’amour, la jeunesse ne connaît ni le scepticisme, ni l’impiété haineuse de ceux qui, profanant des biens précieux, les ont détruits en leur âme.

Elle possède, cette pure jeunesse, entièrement fraîches et intactes, toutes les réserves, les ressources providentielles que Dieu y a déposées comme de véritables trésors.

Et c’est avec tout l’élan enthousiaste et généreux de son jeune cœur que ma petite nièce demande aujourd’hui

à les donner, les prodiguer. Enfant chérie, ce désir apparaît en tes pages limpides et transparentes pour ma clairvoyante tendresse. C'est avec celle-ci, vraie et profonde, que je te promets de mettre mon cœur et toute mon âme en ces conseils que tu me demandes. Aujourd'hui, je t'adresse celui de lire attentivement *la revue dominicaine* à laquelle tu me dis être abandonnée. Elle inaugure la publication d'une série de petits travaux littéraires, destinés aux jeunes filles chrétiennes, et, sous différentes formes, ayant un but unique. Celui-ci, tu le devines, est la formation intellectuelle et morale de toutes celles qui, comme toi, veulent orienter leur vie vers Dieu, s'initier, se préparer à leur mission de femmes chrétiennes, anges et apôtres dans la famille, la société.

Pour y arriver, ne l'oublie jamais, tu dois, avant tout, placer, ta vie intellectuelle et morale sous le double rayonnement de la raison éclairée par la foi, du devoir, vivifié par l'amour.

La foi, phare lumineux, t'ouvrira des horizons supérieurs ; flambeau divin, elle te gardera sûrement, t'enseignant, de plus en plus, à rendre ta piété raisonnable, mais aussi ta raison pieuse.

Qui, mieux que la foi, fanal céleste, éclaire et donne son véritable sens à cette loi inévitable et fondamentale de toute vie humaine : le devoir ? Elle en fait, non plus une chose abstraite, une règle maussade, mais un message céleste, envoyé par Dieu même.

Ainsi envisagé, le devoir imprime à chacun de nos actes un sceau impérissable, ce quelque chose d'immortel qui va s'inscrire au livre de vie. Debout, en toute existence humaine, dans son inaltérable lumière, pour quelques-uns peut-être, dont la vue perçante découvre plus que les myopes ou les aveugles, le devoir se dresse quelquefois effrayant et austère, en un âpre chemin.

La pauvre, faible créature tremble et frémit peut-être...

Mais il est quelqu'un plus grand que la terre, le ciel, l'humanité qui, avec une infinie douceur murmure à son âme.

« Que crains-tu ? Ce fruit qui te semble si amer en sa rude écorce, c'est moi qui te l'offre, comme un fruit divin, d'origine céleste. Dis-moi, en face du devoir ainsi éclai-

ré, vivifié du côté de la terre et du ciel par la foi et l'amour, hésiteras-tu jamais à t'agenouiller !

Ma chère petite à côté des beaux et grands mots, foi, devoir, amour je ne veux par t'envoyer ces pages sans y tracer un nom qui vibre et chante en ton cœur comme dans le mien : Marie !

Marie, nom suave, harmonieux qui trace dans la chrétienté tout entière, un lumineux sillon, doux nom qui passe avec la brise comme une caresse, un chant d'espoir.

Marie ! c'est l'idéal sublime de la femme chrétienne, c'est la Mère bien-aimée par qui lui vient tout don de la terre ou du ciel.

Ma chérie, tu lui demanderas tous les biens qui te sont nécessaires pour atteindre le noble but, vers lequel tu marches ; tu lui en confieras la pensée, le désir, et elle les bénira.

Avant de t'envoyer ces longues pages je voudrais les imprégner tout entières de tendresse, pour que, fidèles messagères, elle t'apportent comme un écho de la véritable et profonde affection de ta dévouée tante.

FIDELIO.

— o —

A propos des Cercles d'Études (1)

(Suite et fin)

III.—LES MEMBRES



U faut-il recruter les éléments des cercles d'études ? Certains répondent sans hésiter : dans les collèges. "Il me semble, dit M. Georges Goyau que, dès le collège même, la jeunesse doit être, non point sans doute jetée dans la mêlée des doctrines sociales, mais, du moins, munie de certaines connaissances qui lui permettront ensuite de se reconnaître et de s'orienter dans cette mêlée."

La question, je l'avoue, est grave et délicate. Il ne m'appartient pas de la résoudre pratiquement. Je laisse

(1) Cf. Le Rosaire. Mai 1905—pag. 149 et suivantes.—Août 1904 pag. 248 et suivantes.

ce soin aux autorités compétentes, aux directeurs de chaque établissement. Ils connaissent leurs élèves ; ils ont pu longuement étudier leurs tendances et les milieux sociaux dans lesquels ils vivent ; ils ont dû se tracer à eux-mêmes une ligne de conduite. Seuls ils ont les grâces d'état nécessaires pour dirimer une telle question.

Dans beaucoup de maisons d'éducation, et cela depuis de longues années, on a formé des conférences d'œuvres. Les unes ont un but charitable, les autres un but littéraire ; et je connais des établissements où, à certaines époques de l'année, fonctionnent de véritables *cours de justice*.

Ne pourrait-on pas orienter ces conférences vers les études sociales ? On apprendrait aux jeunes gens à observer ce qui se passe autour d'eux, à constater les besoins des pauvres, des ouvriers, de la société. Ensuite on leur enseignerait les principes catholiques qui seuls peuvent résoudre ces difficiles problèmes, et on leur en ferait tirer des conclusions pratiques.

Certains établissements ont introduit dans l'enseignement de la classe de philosophie des notions d'économie politique, tirées de l'encyclique de Léon XIII *Rerum novarum*, cet admirable document pontifical qui, au dire d'un sociologue célèbre, suffirait à illustrer un siècle, et où sont renfermés, en une magnifique synthèse, tous les enseignements du grand Pape sur la société.

Pourquoi aussi ne pas apprendre aux écoliers à réfuter par eux-mêmes les objections qu'ils entendent chaque jour formuler contre la religion ? On pourrait, en des séances d'académie ou en classe, leur demander d'essayer de convaincre un de leurs condisciples de la Vérité de l'Eglise Catholique, de la Divinité de Jésus-Christ, ou bien de résoudre une de ces objections fameuses que nos adversaires, à l'esprit peu inventif, il faut bien le reconnaître, nous répètent sans cesse : L'Eglise et l'esclavage, l'Inquisition, l'intolérance religieuse, la Saint-Barthélemy, etc. Ce serait, à mon humble avis, une application pratique et intéressante, parce que vivante et personnelle, des notions qui leur sont abondamment données dans les cours élémentaires et supérieurs d'enseignement religieux. Cette méthode de travail aurait une grande influence sur la formation intellectuelle des jeunes gens. Elle mettrait

leurs esprits au point, les habituerait à réfléchir, et peut-être, leur donnerait la solution de beaucoup de difficultés encore latentes, mais qui, dans un avenir prochain, ne manqueront pas de surgir.

* * *

Les étudiants des universités, voilà l'élément quasi naturel des cercles. Ceux qu'ils ont fondés sur presque tous les points de la France ont donné et donnent de magnifiques résultats, au double point de vue religieux et social.

Les jeunes trouvent dans ces occupations nouvelles et dans la société de leurs camarades un préservatif pour leur vertu, et, avec succès ils s'initient aux graves devoirs qui les attendent dans la vie publique.

Il est important, à cet âge critique, où maîtres absolus d'eux-mêmes, loin de leur famille, sans autres relations que celles de leurs camarades d'étude et surtout de plaisir, à la merci des passions et en proie à ces ennemis redoutables qui, dans une grande ville, menacent de tous côtés, le travail, l'honneur et la foi, il est important de donner à leur vie une orientation sérieuse. Les œuvres catholiques charitables ou autres ont été le salut de beaucoup de jeunes étudiants. Ils ont trouvé là, en effet, l'emploi de ces forces actives qui sont dans le cœur et dans le sang de la jeunesse, et qui, quand elles ne sont pas dépensées pour le bien, le sont presque toujours pour le mal.

* * *

Dans ces conférences fondées par des étudiants, faut-il introduire des ouvriers ? Certains cercles l'ont tenté, et ils n'ont pas eu à s'en repentir. Ce contact profite aussi bien aux intellectuels qu'aux travailleurs. Les uns apportent leur science, les autres l'expérience de la vie quotidienne, et les études en sont devenues plus vivantes, plus immédiatement pratiques.

On objecte, et non sans un fondement de raison, que cette conscience qu'on peut donner à l'ouvrier de sa propre valeur, lui rendra présomptueux. C'est peut-être vrai. Mais ce qui est certain, c'est qu'en l'instruisant, on lui mettra au cœur d'ardentes et chaudes convictions ; on le rendra capable de se tenir en garde contre toutes les utopies qu'il entend chaque jour exposer sur l'avenir de la société, sur les rapports du capital et du travail. Facilement,

l'expérience le prouve, on fera de lui un militant et un combatif, un champion intrépide de toutes les bonnes causes, plus dévoué que beaucoup d'étudiants qui ne voient dans l'action catholique que l'occasion de faire de beaux discours, de mettre en relief leur élégante tournure afin d'attirer les regards et surtout les cœurs de certaines jeunes personnes, trop facilement impressionnables. A tout prendre, et c'est ma façon de penser, présomption vaut mieux qu'abdication, dévouement vaut infiniment mieux que parade et bavardage.

Faut-il tenter l'expérience des cercles d'études dans les milieux exclusivement agricoles? Hardiment, je réponds : Oui. Je connais certains départements français, où ils existent en grand nombre et font merveille. On en a établi partout, non-seulement dans les centres ruraux, mais aussi dans de petites paroisses. On y étudie des questions religieuses et historiques, des sujets d'ordre économique, les intéressants immédiatement, comme le petit commerce dans la commune, la situation des ouvriers agricoles. On est surpris de voir l'intérêt que ces jeunes gens prennent à la discussion. Ce qui leur manquait ce n'était point l'intelligence, ni le goût pour ces études, mais bien les sujets d'études. Les résultats moraux et sociaux sont immenses.

Jeunes gens qui voulez faire quelque chose de votre vie, enrôlez-vous sous la bannière des cercles d'études. Devenez-en, non pas des membres honoraires, mais des membres actifs. Votre intelligence y trouvera la lumière, votre volonté la force, votre cœur de précieuses amitiés.

“ Quand les portes de la vie se sont ouvertes devant vous, disait un jour le Comte de Mun, (1) vous vous êtes élancés sur cette route inconnue, plein d'une généreuse ardeur et d'une insouoiante curiosité; mais, à vos premiers pas, un trouble singulier s'est emparé de vos cœurs, et, surpris un moment par le tumulte de la vingtième année, vous avez éprouvé cette secrète angoisse du voyageur qui, pour la première fois, s'éloigne du rivage. Mais un jour la main d'un ami est venue vous arracher à cette

(1) De Mun. Discours—Tome I pag. 223-224.

indécision de votre âme et vous a conduits jusqu'ici. Alors, comme un rideau qui tombe tout à coup, un spectacle inattendu vous est apparu : de jeunes hommes s'entretenaient entre eux de la grandeur et de la beauté des œuvres de Dieu ; la joie brillait dans leurs regards, et la paix de leurs consciences jetait sur leurs visages comme un reflet surnaturel ; leur langage, où l'enthousiasme mêlait ses accents généreux, avait cette ardeur et cette fermeté que la foi donne à ceux qu'elle inspire, et les choses dont ils parlaient, l'histoire et les sciences, les lettres et les beaux-arts, paraissaient tout illuminés de cet éclat incomparable que la vérité répand autour d'elle. Il vous semblait qu'un rayon de l'éternelle beauté eût éclairé tout à coup votre route, et, saisis d'émotion, vous vous étiez transportés dans un monde nouveau, où votre âme était baignée dans une lumière inconnue : c'était la lumière du catholicisme.

Alors vous avez senti, n'est-il pas vrai ? que votre vie était désormais fixée, et laissant vos cœurs, s'épanouir largement sous la chaleur bienfaisante de cette lumière surnaturelle, vous êtes entrés à pleines voiles dans ces eaux que l'orage ne vient plus tourmenter. Telle est la puissance des œuvres chrétiennes ! Elles exercent sur les âmes un irrésistible empire, et, quand on a trempé ses lèvres dans cette coupe enivrante, on la veut épuiser jusqu'au fond."

FR. A. VUILLERMET, O. P.

UN MARTYR DU TONKIN

LE V. P. VALENTIN DE BERRIO-OCHOA DE L'ORDRE
DES FRÈRES-PRÊCHEERS, EVÊQUE DE CENTURIA.

(Suite et fin.)



NOUS pouvons nous faire une idée de ce que fut la vie d'évêque du P. Ochoa par quelques lettres adressées à ses parents et qui, grâce à Dieu, existent encore. O chère petite mère de mon cœur, écrit-il le 1er août 1859, j'ai reçu votre lettre au commencement de cette année. Oh ! quelle joie j'ai éprouvée en voyant l'écriture de ma mère ! Mon

cœur s'est dilaté de contentement en apprenant que vous êtes en bonne santé et que vous aimez toujours la Ste-Vierge ; que vous entendez la messe tous les jours, et que vous priez le très aimable Jésus pour tous.—Vous me demandez comment je vis et quels sont ici nos aliments. Ma très chère mère, je vis très bien, et nous avons une nourriture suffisante. Ce qui nous manque, par exemple, c'est du pain.

Si vous pouviez en le confiant à un petit oiseau, nous en envoyer un, léger et tendre. Oh ! avec quel plaisir le Seigneur Evêque, que je suis, ne mangerait-il pas le pain pétri par sa chère *ancianita*. (1) ? En revanche nous avons du maïs ; par ici on le mange cru. J'en ai mangé ainsi quelques fois. Les poissons de mer et de rivière abondent, et à cause de cela, et aussi parce que notre père St-Dominique le commande dans sa règle, je m'en nourri tous les jours, n'usant de viande que rarement. Ne craignez donc point que nous mourrions de faim. Mais aussi n'allez pas croire que parce que je suis évêque je roule carosse ? Je vais à pied, et nu pieds, et nu jambes, et cela à la faveur des ténèbres de la nuit. Malgré cela nous vivons gaîment.—Une nuit j'ai fait six lieues (2) avec beaucoup de boue sous les pieds, et une pluie abondante sur la tête. Plus d'une fois j'ai mesuré la terre avec mon corps, tout de mon long, et je suis arrivé *tartiné* de vase ; mais nos chrétiens qui sont très charitables, avaient préparé de l'eau chaude, j'ai pu prendre un bain et j'étais très présentable pour célébrer la Sainte Messe.—Je vous entends vous écrier : Ah ! mon fils, voilà une bien triste vie ! Non, ma chère petite mère, ma vie n'est pas triste. Avec de la santé on marche ferme et allégrement, et Dieu console des déboires. Bien que je sois déjà un vieux garçon, je franchis encore gaillardement les rochers.

Ah ! ma mère, à moi, votre petit Valentin est devenu un vrai sauvage et sa barbe est capable d'épouvanter le plus vieux des démons !" Dans une autre de ses lettres il fait à sa mère la description de son logis : "Depuis plus d'une année j'habite un magnifique *palais*, le toit en est de chaume, les murs de torchis, les colonnes, poutres

(1) Ancianita, petite vieille mère, terme d'affection de la langue espagnole.—N'a point de correspondant en français.

(2) La lieue espagnole est de plus de cinq kilomètres.

et portés, de roseaux ; le parquet de terre battue ; puis il ajoute : Ne vous effrayez point, mère, votre fils y est très bien et ne porte pas envie à la *Reine*."

Outre ces lettres intimes écrites à sa mère nous en possédons un grand nombre d'autres, toutes marquées au coin d'une sainteté si grande, d'une doctrine et d'une science de la vie spirituelle si sûre et si élevée, d'une prudence, enfin, telle, qu'on croirait lire des épîtres d'un St-Paul ou des lettres d'une Ste-Thérèse. Et quel grand cœur ne révèlent-elles pas ?

Dans une vie aussi agitée, aussi tourmentée, au milieu de circonstances aussi tragiques que celles qu'il traversait, malgré sa sollicitude de toutes ses églises, les soins apostoliques qu'il donne à ses missionnaires et à tous ses chers chrétiens, il n'oublie personne. Ce sont des remerciements à Monsieur le curé d'Ellorio qui a offert le chocolat à sa vieille mère, après une messe de communion ; un bonjour à tel ou tel qui l'a connu enfant ; il demande des nouvelles d'une vieille femme amie de sa mère ; recommande à celle-ci de faire visite à une personne charitable qui, autrefois, paya sa place dans la diligence qui l'emmenait au couvent d'Ocana. Enfin toutes se terminent par des demandes de prières dans la forme de celle-ci adressée à sa mère : "Allèz tous les dimanches au couvent de Ste-Anne et prosternée aux pieds de notre Père St-Dominique, dites-lui : Père St-Dominique, je n'ai qu'un fils et je l'aime bien fort, mais, puisque vous le voulez pour vous, il est vôtre. Je ne vous demande qu'une chose c'est qu'il soit votre vrai fils, et que vous soyez son Père pendant la vie et à sa mort, afin que nous puissions vous voir tous deux par là où vous êtes."

A partir de la mort du Père Sampedro, les malheureux missionnaires ne connurent pas un instant de repos et ne purent plus même trouver un abri nulle part. Les chrétiens, en effet, tremblaient de frayeur devant les châtimens terribles auxquels ils exposaient, non seulement leur personne, mais leur famille, et le village tout entier, s'ils cachaient un missionnaire.

Les choses en vinrent au point que Mgr. Ochoa dut quitter pour quelque temps son diocèse et se retirer dans le vicariat oriental, où la persécution était un peu moins violente ; quelque temps après, les autres Pères durent,

pour la même raison, retourner à Manille, afin d'attendre des jours meilleurs. C'est alors que le Père Ochoa s'entendit avec le Père Riano pour placer le vicariat tout entier sous la protection spéciale de Marie, en lui élevant, au centre même du pays, un sanctuaire, sous le vocable de l'Immaculée Conception. Le saint missionnaire avait adopté ce projet avec joie et, confiant dans cette protection, il attendait, avec une confiance inébranlable, le moment où la Providence enverrait à son troupeau la paix tant désirée. La paix vint plus tard pour les fidèles et pour lui : ce fut la couronne du martyr, que la Sainte-Vierge lui obtint de son divin Fils.

Aussi bien, depuis longtemps le Père Ochoa désirait cette grâce suprême. Dès le 30 mai 1860, racontant à son père les horreurs de la persécution, il s'écriait : "N'ayez point de crainte pour moi ; hélas ! les mandarins ne s'emparent point des pécheurs et des polissons comme moi. Vous devriez demander à Dieu qu'on me prenne le plus tôt possible et, que me coupant la tête d'un coup de sabre, on me retire des misères de cette vie. Mais, non ! ce qui vaut mieux, c'est de dire à Dieu de tout cœur : "que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux."

Il redouble cependant ses pénitences et ses mortifications ; il se dépouille, en faveur de ses chrétiens, de tout ce qu'il possède, ne se réservant que sa croix pectorale, son anneau d'évêque et son bréviaire. Il attend maintenant la mort : il est prêt à la recevoir. Elle ne tarda pas à venir.

Dans le vicariat oriental, où il avait été forcé de chercher un refuge, le Père Berrio-Ochoa s'était d'abord caché à Lang-Tai avec Monseigneur Hermosilla et les Pères Almato et Gonzales ; mais cette retraite étant devenue elle-même peu sûre, les missionnaires se retirèrent sur le fleuve, dans des barques appartenant à leurs fidèles.

Un chrétien, un Judas, fit connaître leur présence, et Monseigneur Hermosilla fut pris sur la barque qu'il habitait, tandis que Mgr Ochoa et le Père Almato purent fuir en faisant force de rames. Sur le conseil de leurs chrétiens, ils se firent alors à un sous-préfet Tonkinois qui les cacha chez un médecin payen. Deux jours après, sous un fallacieux prétexte, on les faisait sortir de leur cachette et ils tombèrent dans une embuscade préparée

d'avance par les soldats du gouverneur Nghougas-Dinh-Tan. Ils auraient pu échapper encore si, dans sa course, le Père Almato, très affaibli par les privations de toutes sortes, endurées depuis plusieurs mois, n'avait fait une chute. Le Père Ochoa s'arrêta pour lui porter secours ; le frère assistait son frère, c'était dans l'ordre des choses. Décidément, Dieu veut qu'ils soient, l'un et l'autre, ses témoins devant ce peuple Tonkinois qui l'ignore, et que leur sang, mêlé au sang de tant d'autres martyrs, féconde enfin une terre encore ingrate.

Faits prisonniers le 25 octobre 1861, les deux confesseurs de la Foi, chargés de la cangue et de lourdes chaînes, furent conduits à la capitale de la province. A l'entrée de la ville, on leur promet la vie sauve s'ils consentent à passer sur un crucifix, placé à terre en travers de la route. Ils s'agenouillent tous deux et adorent en silence, le Maître pour lequel ils ont vécu et vont mourir.

On les conduit à une prison où on les enferme chacun dans une cage étroite, près de celle qu'occupe déjà Mgr Hermosilla.

Le premier novembre est le jour fixé pour l'exécution.

Les trois Dominicains sont apportés au lieu du supplice dans les cages mêmes qui leur ont servi de prison. La foule est énorme, accourue de tous les environs ; des troupes nombreuses entourent les prêtres du Seigneur et semblent leur être une escorte d'honneur. Le Père Almato prie sur son rosaire, Mgr Ochoa est plongé dans la contemplation, qui fut toute sa vie, tandis que le vénérable Mgr Hermosilla, assis, paraît être porté sur un trône, et bénit la multitude silencieuse et émue par tant de sérénité. Arrivés au lieu où ils doivent mourir, ils demandent une heure, qui leur est accordée et qu'ils passent en oraison, puis, s'étant mutuellement donné l'absolution, ils se livrèrent aux bourreaux qui firent leur œuvre.

Les têtes des martyrs restèrent exposées vingt-quatre heures, attachées aux poteaux d'une palissade,

Le corps du vénérable évêque Ochoa fut rapporté en Espagne en mai 1886. A cette occasion, le gouvernement et toutes les classes de la société espagnole, firent une réception triomphale aux reliques de notre frère. Elles reposent maintenant dans l'église paroissiale d'Elorrio, en un magnifique sarcophage de marbre blanc, rehaussé

d'ornements d'argent massif, dont la sobriété même, donne au monument un cachet artistique d'une véritable grandeur. Les Basques, ses compatriotes, le peuple le plus catholique de la catholique Espagne, les gardent jalousement jusqu'au jour, qui n'est pas éloigné, où le chef vénérable du saint ami de Dieu sera de nouveau exposé devant la multitude, non plus comme autrefois, aux crochets de fer du pilori tonkinois mais sur le Maître autel de l'église afin que tous en le voyant et en le vénérant puisse se dire : Foi et charité, telle fut la vie du Dominicain Fr. Valentin de Berrio Ochoa ; qu'elle soit aussi la nôtre.

FR. BERNARD PERCOT, O. P.

—O—

A MON COLLÈGE !!

LE COLLÈGE C'EST LA MAISON DE DIEU.

Cette maison, qui donc en réalité la gouverne, sinon Dieu lui-même ? La chapelle avec le tabernacle où il réside en est l'âme, c'est le point central où tout converge. Plusieurs fois le jour, les prescriptions du règlement y ramènent ; c'est là qu'en certaines circonstances et à certaines heures chacun se sent attiré et se rend librement pour épancher son cœur devant Dieu ; c'est sous le regard du Maître par excellence que s'écoule avec la variété de ses exercices la vie journalière de l'élève ; la présence de Dieu pénètre tout, son souvenir plane sur tout.

Maison de Dieu à un autre titre encore : n'est-ce pas dans l'atmosphère recueillie de ces saintes murailles que Jésus, le grand charmeur d'âmes, reçoit la confiance des projets d'avenir, et que sa grâce laisse tomber, au fond des jeunes cœurs touchés de ses inspirations, ces semences de vocation qui lèveront en temps opportun au souffle d'en haut ?

Maison de Dieu enfin, car c'est bien en son nom qu'on s'y dévouait à notre service. Nous apprendre à le mieux connaître, à le révéler, à le craindre, à l'aimer chaque jour davantage ; travailler sans relâche à faire de nous des hommes de conscience et de caractère, telle était l'œuvre capitale qui de droit primait tout le reste. Les prémices de notre bonne volonté, on nous amenait ainsi à les offrir

spontanément à Dieu, pour nous préparer de loin à servir plus tard loyalement et bravement sa cause,—à vivre, à agir, à lutter, à souffrir au besoin pour lui sans défaillance et jusqu'au bout.

Le collège c'est comme une seconde maison paternelle, comme le prolongement de la famille, comme la famille agrandie.

De là ces rapports faciles et empreints d'une si franche cordialité entre les maîtres et les élèves, entre tous les élèves eux-mêmes accoutumés à se traiter en frères ; de là ces liens durables qui, malgré le contraste de situation et les vicissitudes de l'existence rattachent les uns aux autres les fils de l'*Alma Mater*.

Ce qui constitue la famille, c'est le foyer ; un foyer chaud, lumineux. Ce foyer ne l'avons-nous, pas au collège ?

Un foyer chaud: ici l'élève se sait aimé, et, par la pente naturelle du cœur, il se sent porté à rendre avec élan et sans la moindre arrière pensée ce qu'on lui donne, à payer de retour la sincère affection qu'on lui témoigne. Ceux qui les dirigent sont moins en effet des professeurs et des maîtres que des pères en qui la tendresse, une tendresse éclairée jointe à une inépuisable indulgence tempère la fermeté, nécessaire elle aussi. Regardé comme un fils adoptif, l'élève en prend sans effort tous les sentiments. Si les rigueurs salutaires de la règle ou les sévérités possibles de la répression aident à le préserver de certains manquements, c'est surtout le désir de ne point contrister ses maîtres et la noble ambition de les contenter qui fait de lui un écolier appliqué au travail, régulier et docile. De lui à eux rien qui dénote la gêne et la contrainte, le respect qui est dû au caractère sacerdotal et à la fonction d'éducateur s'alliant sans peine à la confiance la plus filialement affectueuse.

Entre élèves, c'est à tous les degrés une émulation exempte d'antagonisme, qui ne saurait compromettre un instant l'échange des sentiments et des procédés de la plus franche camaraderie ; c'est une amitié sincère, désintéressée, fidèle, qu'on ne verra point mourir au seuil du collège, lorsque sonnera l'heure de l'inévitable séparation, et qui survivra même à l'action dissolvante de l'éloignement et

des années ; une chaleur d'âme qui dilate et porte au don de soi, au service infatigable des autres, et, préservant le cœur des atteintes de l'égoïsme, le garde toujours jeune, toujours également sensible à l'honneur, aux intérêts, à la prospérité de la chère maison, comme à la destinée, aux difficultés, aux épreuves, aux succès, aux joies des aînés, des contemporains, des frères puînés qui en sont sortis.

Un foyer lumineux. On sait y faire aimer le travail, en inoculer le goût et l'habitude, et amener l'élève à tirer, par un effort continu et gradué, de ses aptitudes, de ses facultés naturelles, tout ce qu'elles peuvent rendre. Grand art assurément que celui-là ! Avec une patiente sagacité, que rien ne lassait ni ne mettait en défaut, nos maîtres s'ingéniaient à ouvrir nos jeunes intelligences, à les orienter, à les éclairer, en leur mesurant à propos l'air et la lumière, à les initier progressivement aux diverses connaissances qui devaient les meubler et les enrichir. Sans cette culture si bien comprise, que serions-nous devenus, à quel niveau les mieux doués d'entre nous auraient-ils pu monter ? Le peu que nous savons n'est-ce pas tout d'abord à nos maîtres que nous en sommes redevables ? Ce qu'il nous a été donné d'acquérir depuis notre départ de cette ruche qui ne chôme jamais, par un labeur plus exclusivement personnel, — n'est-ce pas grâce à la clef qu'on nous avait mise en mains, — à la méthode du *Sésame, ouvre-toi* dont nous étions munis, — à cette science pratique du travail intellectuel puisée, ici, à longs traits, que nous avons pu en grossir le bagage toujours assez mince de l'étudiant qui vient de parcourir le cycle scolaire traditionnel ? N'est ce pas sur les fortes assises de nos premières connaissances que les autres sont venues successivement s'étayer ? Toute la plante avec sa tige, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, tout est sorti d'un simple germe, comme l'épi de blé, les gerbes et la moisson, du petit grain jeté en terre : mais c'est dans le sol fécond du collège et par les soins assidus de ses horticulteurs experts que le germe s'est ouvert et épanoui.

REVUE MENSUELLE.

Sommaire :—Nos journaux. — Les cartes postales. — Jacques-Cartier à St. Malo. — A propos d'Octave Crémazie. — Eloge de M. l'abbé Bourassa à la société royale. — La question des écoles.

Qui donc, un jour, n'a souri malignement en voyant de braves gens lire leur journal depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Cessons de nous en moquer. Ils ont raison, nous, nous avons tort. En effet, dans les colonnes parfois si encombrées et si pittoresquement composées de nos grands et de nos petits journaux, on fait de véritables trouvailles artistiques et surtout littéraires. Ayez un peu de patience, parcourez sans crainte ces immenses pages et je vous promets des "*barils de plaisir*." (*sic*) Les traducteurs spécialistes de Toronto vous ménagent des surprises.

Si je faisais un article pour rire, comme certaine chroniqueuse d'un journal de Montréal, je n'aurais qu'à découper dans les journaux entassés sur ma table quelques annonces. Mon succès serait assuré même auprès des personnes qui comme Margot s'ennuient à mourir, le Dimanche. Et à l'encontre du spirituel auteur dont nous parlons, nous n'aurions pas exposé notre esprit à une ménin-gite.

Le cadre sérieux du Rosaire s'oppose à ce genre. Je ne le regrette pas. Je collectionne cependant ces précieux échantillons de la littérature commerciale anglo française et je les tiens à la disposition de toutes les personnes tristes et mélancoliques. La guérison sera prompte. C'est *la nerviline* pour les maladies de l'esprit.

Dans cette chronique, je veux faire part à mes lecteurs des trouvailles heureuses, faites durant ce mois, au cours d'excursions, souvent rapides je l'avoue, dans nos journaux et nos revues. On m'en saura gré, je l'espère. Et si chaque mois je signale quelques bons articles, j'aurai bien mérité de la patrie!

Les Cartes Postales. Depuis quelques mois je lis avec grand intérêt des articles publiés dans *Le Soleil* de Québec sous le titre : "Propos du Samedi." L'auteur qui signe Benj. des Anges, est, m'a-t-on dit, une des per-

sonnalités littéraires les plus en vue de la vieille capitale. A la délicatesse et à la correction du style, on devine un lettré qui fréquente nos grands auteurs et vit dans leur intimité.

Nos librairies sont devenues, paraît-il, des succursales de l'Hôtel des Postes. Les vitrines sont encombrées de cartes postales, sur lesquelles il ne manque plus que le mot aimable ou galant. Anodine au début alors qu'elle ne représentait que des sites pittoresques ou des chefs-d'œuvre artistiques, la carte postale illustrée est devenue, il fallait bien s'y attendre, légère et ce qui est plus grave, pornographique. "Il y a, dit Benj. des Arges dans son dernier 'Propos du Samedi,' dans telles vitrines. . . . des cartes postales, c'est-à-dire, des images, des scènes, des tableaux, des nudités, des démarches, des gestes, des actions qui sont un défi jeté à la morale publique. Il y a là des poèmes complets de la galanterie la plus saugrenue, de la passion la plus indiscreète et la plus suggestive, poèmes lascifs que vous pourriez voir se développer en plusieurs chants, c'est-à-dire en des séries de cartes postales qu'un honnête père de famille ne voudrait pas laisser sur la table de travail de son jeune fils ou de sa jeune fille. Il y a là s'étalant en plein soleil, des personnages, des cartons que des gens qui se respectent ne voudraient pas fixer sous le seul regard de leur conscience."

On objectera que ces petites reproductions ne sont pas dangereuses? A cela l'auteur répond "Ce n'est pas parce que les tableaux sont plus petits que le mal est moins grand; et c'est aussi parce que ces tableaux en papier sont moins dispendieux et s'achètent plus facilement que le dommage est plus considérable."

Le mal est grand. Ce n'est pas seulement Québec qui voit ces sortes d'exhibitions malsaines, d'autres villes de notre province ont aussi des vitrines achalandées et où s'étalent avec cynisme ces amorces de la passion. La jeunesse est particulièrement friande de ces productions mal-propres. Dieu sait le mal qui en résulte pour les âmes. Je connais tel prédicateur de retraites de jeunes gens, qui après une séance de plusieurs heures au confessionnal, eut à livrer aux flammes un énorme paquet de ces cartes ordurières.

En dénonçant ce péril nouveau, Benj. des Anges a donc fait une bonne action.

Jacques-Cartier à Saint-Malo. Nos lecteurs comprennent aisément que nous ne condamnons pas toutes les cartes postales. Il y en a d'excellentes et en ce moment même j'en ai sous les yeux une charmante collection et grâce à elles je puis sans quitter mon bureau faire une excursion au pays de Saint-Malo, où dans quelques jours on élèvera une statue à Jacques Cartier, découvreur du Canada.

Il naquit dans cette ville en 1494. C'est de là qu'après avoir reçu la bénédiction de son évêque, il partit le 19 mai 1535. Le 10 août il pénétra dans le Saint-Laurent, jusqu'à l'île d'Orléans et la bourgade Stadacona qui occupait l'emplacement actuel d'un des quartiers de Québec. Il remonta le fleuve jusqu'à l'île d'Hochelaga, puis le printemps suivant il décida de retourner en France. Avant de partir, il prit possession du pays au nom du roi de France et planta une croix de trente-cinq pieds, portant cette inscription "Franciscus primus Dei gratia Francorum rex regnat." C'est lui qui donna aux immenses territoires qu'il venait de découvrir le nom de Nouvelle-France.

Rien ne rappelait à St-Malo la mémoire de ce hardi marin, sinon la plaque commémorative que fit placer dans la cathédrale même en 1891 l'Honorable Mercier, alors premier ministre. Un comité s'est formé et bientôt le rêve de Botrel sera réalisé. Jacques Cartier aura sa statue. Les Canadiens y ont contribué pour une large part. On se rappelle encore le retentissant voyage du Barde breton au Canada où il venait, chantant les refrains du vieux pays, tendre la main pour Cartier. A sa voix et à celle de sa douce les cœurs s'attendrirent et les bourses s'ouvrirent.

* * *

A propos d'Octave Crémazie.—Ce n'est pas pour recommander sa carte postale que je parle de Crémazie, car à ma connaissance, il n'en a pas encore. Et d'ailleurs où en prendre le sujet. Je ne crois pas que ces quelques pierres qu'une charrette inoccupée apporte chaque année sur une des places de Montréal pour lui élever un monument aient jamais vu se braquer sur elle le Kodac d'ama-

teurs en quête de sujets d'Album. Je veux signaler à mes lecteurs l'article consacré à notre poète national, que M. de Labriduelle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) et qui fut pendant de longues années, chargé de cours à l'Université Laval, vient de publier dans la "Revue latine" sous le titre, *Un poète Canadien*.

M. Ch. Ab. der Halden qui nous en donne une critique dans un des récents numéros du *Nationaliste* reproduit en la faisant sienne la conclusion de M. de Labriolle : "Tel qu'il est, Crémazie demeure cher à ses compatriotes qui saluent en lui le poète canadien par excellence, l'initiateur de leur poésie nationale. Leur goût plus épuré aperçoit bien ses lacunes, mais, selon le sage conseil de M. l'abbé Casgrain, ils les lui pardonnent libéralement en faveur des difficultés qu'il surmonta et ils préfèrent l'estimer "un peu trop" comme on disait au temps de Champlain "que de diminuer les services rendus par lui à la littérature et à la patrie canadienne".

Eloge de M. l'abbé Bourassa à la Société Royale.— M. A. P. de Celles a prononcé devant la Société Royale l'éloge de regretté abbé Bourassa. Il s'est surtout arrêté à montrer en lui l'écrivain délicat, le penseur profond dont toutes les pensées, toute la vie étaient pour son pays, qu'il voulait toujours plus grand. Ne pouvant reproduire *in extenso* cette étude magistrale, nous nous contenterons d'en citer quelques passages. "C'était une des figures les plus marquantes du clergé que ce jeune prêtre, comblé par le ciel de tous les dons de la nature. Naissance illustre, grande distinction personnelle, tout l'appelait au sortir du collège à une brillante carrière dans le monde. Il lui plut de renoncer à ces séduisantes perspectives pour se consacrer à l'œuvre par excellence du salut des âmes et pratiquer le renoncement à soi même ; la vertu à notre sens qui se fait la moins fréquente dans un monde de plus en plus féroce et égoïste et qui, par conséquent, place bien au-dessus de leurs contemporains ceux qui ont l'héroïsme de se l'imposer.

Au milieu de ses œuvres sacerdotales, la passion des lettres ne cessait d'attirer cette âme éprise d'idéal. Son enfance s'était écoulée au sein de sa famille—auprès de son illustre père qui porte également bien son haut renom

d'artiste et sa réputation de littérateur éminent—dans une atmosphère trop saturée d'esprit artistique pour qu'elle n'en fut pas profondément pénétrée. Aussi dans sa trop courte carrière un goût et un tact supérieurs ont frappé de leur empreinte toutes les œuvres et les discours de l'abbé Bourassa. L'amour des lettres lui fit dérober aux rares loisirs que lui laissaient les soins de son ministère, quelques heures consacrées à ce labeur intéressant sur lequel sa réputation se fonde..."

M. Decelles parle ensuite des études de M. Bourassa sur Chauveau, Montalembert, LaFontaine.

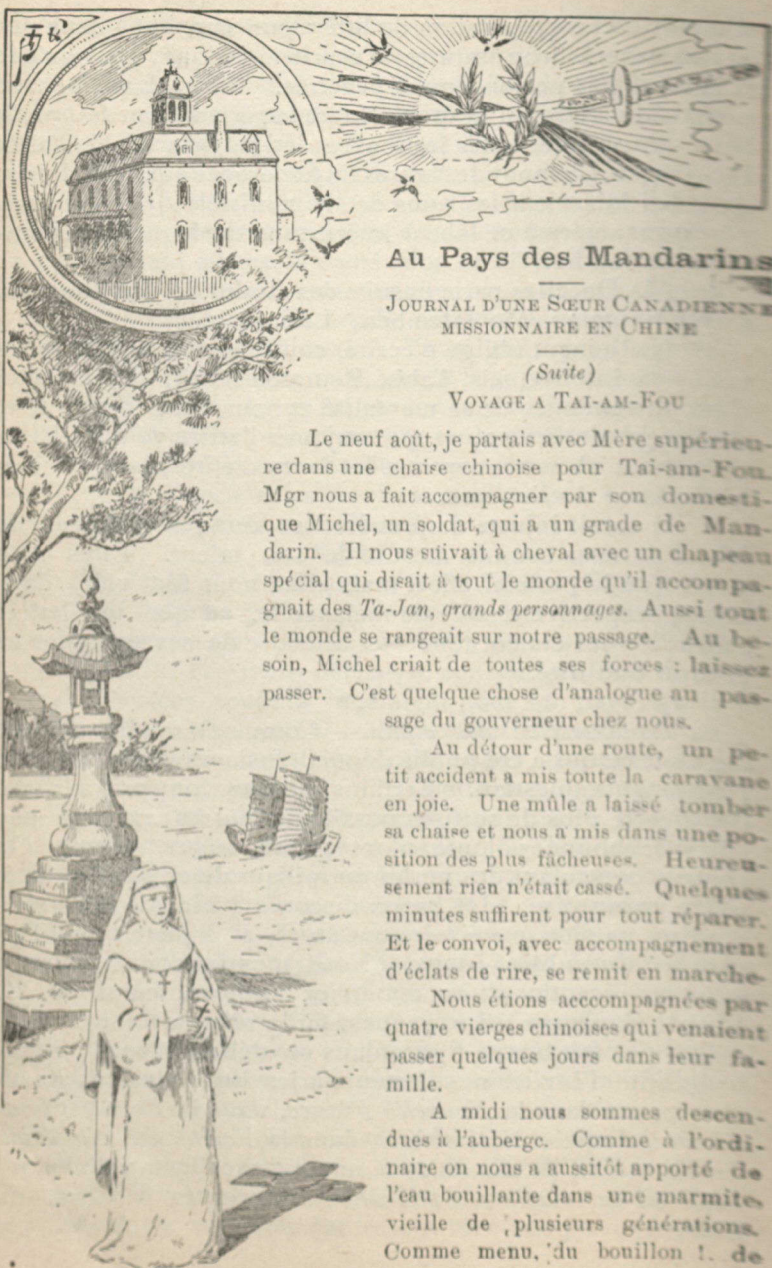
Nullement obligé d'écrire, continue-t-il, maître de ses travaux intellectuels, l'abbé Bourassa trahit, par ses études, la tendance de sa mentalité et nous laisse lire au fond de sa généreuse nature qui toujours l'attire vers les hauts sommets où se rencontrent les âmes d'élites, loin du matérialisme de l'existence.

Il serait injuste de prendre les œuvres publiées de M. Bourassa comme mesure de son talent. Elles n'en sont que le premier effort mais elles nous font voir, dans une perspective teintée de mélancolie, ce que les lettres canadiennes étaient fondées à attendre de ses aptitudes en pleine maturité.

* * *

La question des écoles.— Comment rendre compte de tout ce qui a été publié depuis plusieurs mois sur cette importante question. Certains journaux ont pris à tâche de dire le plus de sottises possible, d'autres avec un peu plus de bonne volonté n'ont guère mieux réussi. On trouve cependant des perles au milieu de ce gâchis littéraire et oratoire. De beaux discours pleins de bon sens et d'un patriotisme éclairé ont attiré, et à juste titre, l'attention du public sérieux. Nous mentionnons, pour en accuser réception et en remercier l'auteur, celui de M. Henri Bourassa. Les revues, où la réflexion est plus de mise, ont fait bonne figure dans ce débat. Nous signalons afin d'inviter nos lecteurs à les lire, plusieurs articles parus dans la *Nouvelle France*, dans la *Revue Canadienne*, dans le *Nationaliste*, dans la *Vérité*, etc. La *Croix* de Montréal, publie en ce moment d'excellents articles sur *Le droit en matière d'éducation* empruntés à l'*Ami du Clergé*.

A. V.



Au Pays des Mandarins

JOURNAL D'UNE SŒUR CANADIENNE
MISSIONNAIRE EN CHINE

(Suite)

VOYAGE A TAI-AM-FOU

Le neuf août, je partais avec Mère supérieure dans une chaise chinoise pour Tai-am-Fou. Mgr nous a fait accompagner par son domestique Michel, un soldat, qui a un grade de Mandarin. Il nous suivait à cheval avec un chapeau spécial qui disait à tout le monde qu'il accompagnait des *Ta-Jan*, *grands personnages*. Aussi tout le monde se rangeait sur notre passage. Au besoin, Michel criait de toutes ses forces : laissez passer. C'est quelque chose d'analogue au passage du gouverneur chez nous.

Au détour d'une route, un petit accident a mis toute la caravane en joie. Une mûle a laissé tomber sa chaise et nous a mis dans une position des plus fâcheuses. Heureusement rien n'était cassé. Quelques minutes suffirent pour tout réparer. Et le convoi, avec accompagnement d'éclats de rire, se remit en marche.

Nous étions accompagnées par quatre vierges chinoises qui venaient passer quelques jours dans leur famille.

A midi nous sommes descendues à l'auberge. Comme à l'ordinaire on nous a aussitôt apporté de l'eau bouillante dans une marmite vieille de plusieurs générations. Comme menu, du bouillon ! de

la soupe !... du ragoût ?... Je ne saurais vous le dire. Il y avait de la pâte, de la viande, du macaroni, des herbes salées ; le tout bouilli ensemble. Malgré cela, l'appétit n'a pas manqué.

Vers trois heures et demie, nous arrivions à Tai-am-Fou, capitale du Chan-si, qui a été le centre de la persécution de 1900. Tout y est très tranquille en ce moment, si bien que nous avons traversé la ville, pendant une heure nos portières ouvertes. Le couvent et la résidence sont à l'extrémité. Faut-il en faire la remarque ? Plus on avance dans la Chine, plus c'est malpropre. Nous avons passé devant des boutiques où les gens dormaient en compagnie de gros porcs noirs !

Mgr était arrivé la veille et nous avait fait préparer une chambre dans le seul bâtiment de l'ancienne résidence qui a échappé aux flammes en 1900. Nous y avons nos quartiers le jour et la nuit nous allons coucher dans une maison chrétienne.

Après nous être reposées un peu, nous sommes allées visiter notre maison que l'on construit à l'endroit même où était celle de nos sœurs. Elle sera bientôt terminée. Elle est à deux étages, grande et jolie, quoique simple. Notre chapelle qui est attenante à la maison est immense. Les murs n'en sont pas encore finis. L'orphelinat est à peine commencé. La maison serait assez grande pour quarante sœurs ; l'orphelinat pourra recevoir mille enfants. Il y aura de plus un hôpital chinoise et un hôpital européen (quand le chemin de fer sera construit). C'est une merveille pour les chinois. Notre maison et celle de Mgr sont les seules maisons européennes du Chan-si.

Après souper, nous montons dans un char, espèce de tombereau couvert, et nous allons chez les chrétiens prendre un peu de repos. En arrivant, il a fallu manger un morceau de melon d'eau, après quoi on nous a offert des pipes et du tabac.

VISITE AU CIMETIÈRE DES MARTYRS

Il est situé à une heure de la ville. Les restes des martyrs sont dans un petit enclos, séparés du cimetière commun. Au milieu, un joli monument rappelle la mémoire de Mgr Grassi et de son coadjuteur Mgr Fogola, des Pères Elie, Théodoric et du frère André, franciscains massacrés avec nos sœurs, dont les noms sont aussi inscrits sur le monument. Tout autour du petit cimetière, des pierres sépulcrales nous les rappellent séparément.

Sur le tombeau de ces chers martyrs, j'ai prié pour Vous. Je vous envoie un petit brin d'herbe que j'y ai cueilli.

Dernièrement, on a enlevé toutes les croix. On ne sait pas si ce sont les païens par malice ou de simples voleurs.

SOUVENIR DE LA PERSÉCUTION

Il y a eu presque deux mille martyrs à cette fameuse persécution. Tous les étrangers ont été massacrés sans pitié. Quant aux chinois, il

était défendu de tuer les femmes. Ces pauvres malheureuses étaient blotties dans de petits appartements et on venait tuer sous leurs yeux leurs pères, leurs frères, leurs maris ; plusieurs de nos vierges et des femmes qui sont venues nous voir, nous ont raconté qu'elles avaient eu leurs habits tout tachés de sang.

Dans une maison où nous sommes entrées, on nous a montré une petite chambre où le père et le fils ont succombé sous les coups. Les Vierges et les enfants confiées à nos sœurs, au nombre de deux cents ont passé deux mois dans une toute petite prison. Il y faisait une chaleur écrasante. On ne leur donnait à manger que juste ce qu'il fallait pour les empêcher de mourir de faim.

Deux vierges ont été tuées et quatre autres, dont l'une nous fait la cuisine maintenant, ont été suspendues pendant trois heures, parce qu'elles ne voulaient pas renier leur foi. Les païens leur ont aussi fait boire du sang des martyrs en leur disant : *si vous êtes chrétiennes le sang des chrétiens ne doit pas vous répugner.*

Aucune des vierges ni aucune des enfants n'ont apostasié. On dit que les enfants faisaient de petites croix de papier qu'elles collaient sur les murs de la prison, et qu'elles s'agenouillaient et priaient devant.

Les païens ont pris plusieurs de nos orphelines, encore dernièrement trois nous sont revenues. Une vierge nous racontait hier qu'un de ces païens avait enlevé une petite de trois ans. Le soir il a voulu lui enlever ses habits pour la nuit, comme c'est l'habitude chez eux. Elle n'a jamais voulu y consentir et elle disait : *je ne puis pas dormir sans vêtement parce que je suis chrétienne. Vous autres, vous êtes méchants, vous ne faites pas le signe de la Croix.* Elle est revenue à l'orphelinat après la persécution et est morte peu après.

Quand à nos sœurs, nous ne savons rien de très précis sur leur mort. Le vice-roi les avait envoyé chercher avec les évêques et les pères sous prétexte de les protéger, et c'était pour les mettre en prison. Il est bien triste de penser qu'il y a eu une quantité d'apostats dont plusieurs ont quand même perdu la vie. On ne sait ce que le bon Dieu nous réserve. En ce moment tout est tranquille. *Priez pour que nous restions fidèles si la persécution venait à éclater de nouveau.*

(A suivre)

IMPRIMATUR :

† MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.